Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Herausgeber: [s.n.]

Band: 1 (1994)

Heft: 2

Artikel: "Le plus joli joujou de notre globe!" : l'image de Genève dans les récits de voyage (XVIIe-XVIIIe siècles)

Autor: Walker, Corinne

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-4275

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«LE PLUS JOLI JOUJOU DE NOTRE GLOBE!»

L'IMAGE DE GENÈVE DANS LES RÉCITS DE VOYAGE (XVIIE–XVIIIE SIÈCLES)

CORINNE WALKER

Au moment de quitter Genève après un séjour de près de quatre mois – du début d'octobre 1789 à la fin de janvier 1790 –, Nicolaï Mikhaïlovitch Karamzine (1766–1826) écrit: «Au cours de mon séjour ici, j'en ai souvent voulu aux Genevois et, à plusieurs reprises, je m'étais proposé de peindre leur caractère de couleurs plutôt sombres; mais, à présent, au moment de prendre congé d'eux, je ne puis en dire aucun mal. Mon coeur a fait la paix avec eux, et je leur souhaite tout le bonheur possible. Que fleurisse leur petite cité, à l'ombre du Jura et du Salève! Qu'ils jouissent des fruits de leur travail et développent leurs arts et leurs industries! Qu'ils dissertent paisiblement dans leurs *cercles* sur les événements du monde et que leurs femmes posent des devinettes à des barons durs d'oreille! Que tous les Européens du Nord et du Midi se retrouvent à leurs soirées pour jouer au whist, à dix copecks la partie et pour prendre le thé ou le café! Que leur République demeure pendant de longues, longues années, le plus joli joujou de notre globe!»[1] Peu importent ici les véritables sentiments et les expériences personnelles de l'écrivain russe. Ce qui est pour nous remarquable c'est qu'en quelques phrases – ironiques il est vrai –, l'auteur rejoint les principaux aspects d'un stéréotype qu'on retrouve chez la plupart des voyageurs. Un site naturel d'une rare beauté, une cité où règnent l'abondance et la richesse grâce au travail de ses habitants, où, jusqu'au plus petit artisan, tous sont instruits et goûtent les plaisirs de la vie de société. Tel est en effet le modèle qui se dégage de la cinquantaine de récits étudiés ici, récits de voyageurs de passage ou en séjour dans la petite République entre les dernières années du XVIe siècle et la fin du siècle des Lumières. Si la présence même d'un modèle ne doit pas nous étonner,[2] l'analyse de celui-ci est particulièrement intéressante dans le cas d'une ville comme Genève. En tant que République indépendante et calviniste, cette cité joua en effet un rôle important dans le système de représentations et l'imaginaire des hommes qui sous l'Ancien Régime s'interrogèrent sur l'organisation sociale et politique des sociétés.

Le récit des voyageurs qui ont passé par Genève aux XVIIe et XVIIIe siècles donne une représentation bien particulière et partielle de la ville dont deux aspects se dégagent. La description du paysage et de la ville en général propose l'image positive, voire idéalisée, d'un monde correspondant aux critères esthétiques et

matériels de ceux qui le regardent et qui appartiennent aux élites des pays voisins: beauté du cadre, remarques sur les bâtiments et évocation permanente de la richesse. Quand on se rapproche des hommes et du gouvernement, on s'interroge sur ce qu'est une république, qui plus est, calviniste. Ici les représentations divergent. Si certains parviennent bien à faire coïncider leurs attentes et la réalité, d'autres ne peuvent que relever les divergences, les contradictions entre l'image qu'ils se faisaient de la cité et les pratiques qu'ils observent.[3]

LE REGARD SUR LE PAYSAGE

Découvrir un lieu c'est d'abord porter son regard sur le paysage. Tous les voyageurs qui ont passé par Genève disent avoir été frappés par la beauté du site. Si Thomas Platter[4] se borne en 1595 à décrire sèchement la situation de la ville à l'extrémité du lac, à la sortie du Rhône, les auteurs postérieurs rivaliseront de qualificatifs lorsqu'ils évoqueront le paysage dans lequel s'inscrit la ville. Au XVIIe siècle ils parlent de la situation «plaisante» ou de la vue agréable et belle. Au XVIIIe siècle les adjectifs se multiplient et se font plus intenses chez les voyageurs qui évoquent la «situation admirable», «heureuse», «charmante», «délicieuse» ou même «magnifique». Voir et regarder, c'est prendre possession d'un nouvel espace mais surtout se donner un plaisir particulier. Les premiers récits évoquent déjà ce goût du regard. Un regard qui n'est d'ailleurs pas toujours laissé au hasard, puisque plusieurs visiteurs n'hésitent pas à gravir les nombreuses marches de la tour de la cathédrale pour jouir d'un point de vue original et élargi.

Regarder peut être un art, un spectacle; les métaphores artistiques sont présentes dans les textes du XVIIIe siècle. C'est Johann Georg Sulzer qui donne, en 1775, une description du paysage comparé à un tableau dont la symétrie toute classique fait l'essentiel de sa beauté: «la ville même, située à l'embouchure du Rhône, occupe le centre du paysage, & s'élève avec pompe au milieu de ses possessions: elle est appuyée sur une haute montagne qui fait le fond du tableau: il résulte de cet ensemble un coup d'oeil vraiment frappant».[5] C'est Madame Roland qui évoque un décor de théâtre en comparant la proche montagne (le Jura) à un amphithéâtre.

Tous les voyageurs, même les plus hostiles à la Genève calviniste, ne tarissent pas d'éloges sur le paysage genevois. Comment expliquer une telle unanimité? La situation géographique de la ville, à la pointe du lac, au confluent du Rhône et de l'Arve, les coteaux qui l'environnent à proximité, enfin la perspective sur les montagnes plus lointaines, tout contribue à la variété et à la diversité du paysage dans lequel le regard peut se laisser entraîner sans jamais se perdre et s'ennuyer. Cette image comporte des éléments de permanence mais aussi de changement.

Permanence d'abord dans l'omniprésence de l'eau. Toutes les descriptions évoquent

Illustration 1: Personnage vu de dos, regardant le lac. Vers 1765. Jean Huber, dit l'Ancien (1721–1786). (Musée d'Art et d'Histoire de Genève)

le lac et les rivières. Le premier est longuement décrit selon ses caractéristiques physiques (dimension, profondeur, vents, etc.) ou ses ressources. Dans les dernières décennies du XVIIIe siècle, quand les voyageurs ont lu Rousseau, il devient le lieu par excellence de la rêverie et de la méditation solitaire. Conscients de l'importance de l'eau dans la vie de la cité, quelques récits, renonçant un instant à la vision unitaire de la ville qui prévaut généralement dans les textes, s'attachent à décrire les

ponts qui relient la rive gauche de la cathédrale et de la «Haute ville» au quartier de Saint-Gervais, longtemps nommé la «petite Genève».

Second élément essentiel dans les descriptions, les montagnes. Longtemps les regards semblent s'arrêter à la ville et aux pourtours du lac. Ce n'est que dans la seconde moitié du XVIIe siècle que les récits commencent à évoquer la présence des montagnes. Il s'agit généralement des massifs les plus proches. L'allusion aux Alpes est alors rare. Seul le récit de Vincent Van der Vinne (1653–1655) évoque les hautes montagnes qui se trouvent, lui a-t-on dit, à trois journées de marche de Genève et qu'on nomme «Montagnes Maudites»[6]. Quelques années plus tard, un prêtre italien, Sébastien Locatelli, note bien la présence des montagnes dans le paysage genevois, mais sans doute s'agit-il plus des massifs familiers proches du bassin lémanique que des Alpes lointaines. On le sait, les hautes montagnes sont longtemps restées des lieux maudits pour les hommes, suscitant en eux les peurs les plus profondes.[7] Ces récits en témoignent. Il faut attendre la seconde moitié du XVIIIe siècle pour que les montagnes soient systématiquement évoquées comme des éléments participant à la beauté du paysage. Les Alpes qu'on admire maintenant des rives du lac, deviennent un but d'excursion pour nombre de voyageurs. Est-ce pour cette raison qu'à la fin des années 1780 les récits ne parlent plus seulement des «montagnes» ou des «glacières», mais commencent à nommer les montagnes par leurs noms?

Présence de l'eau, air pur, collines et montagnes, tout concourt à faire du paysage genevois un lieu unique. «Il est peu de Villes en Europe, dont les approches soyent plus variées, plus agréables, & qui annoncent plus généralement le bonheur», avait dit en 1775 un voyageur.[8] Ainsi se trouve établie une étroite relation entre l'esthétique particulière du site et la qualité même de la vie des hommes. Les beautés de la nature ne peuvent qu'annoncer le bonheur et la prospérité; l'idée est souvent évoquée dans les récits.

Si ces beautés sont décrites avec tant d'élogieuse attention, c'est bien qu'elles correspondent au goût des hommes du temps pour qui symétrie, variété et harmonie sont les maîtres-mots. Ainsi, derrière des descriptions stéréotypées et sans cesse répétées, se profile une perception du monde où l'esthétique est la valeur première, toujours nourrie par l'éloignement ou la proximité.

LE REGARD SUR LA VILLE

Aux XVIe et XVIIe siècles, plusieurs voyageurs notent que Genève est une ville «très ancienne». L'idée est presque toujours associée à celle que la ville est «très belle». Cette relation permet de supposer que la caractéristique d'ancienneté a alors une connotation positive. D'ailleurs, et de manière symptomatique, Thomas Platter,

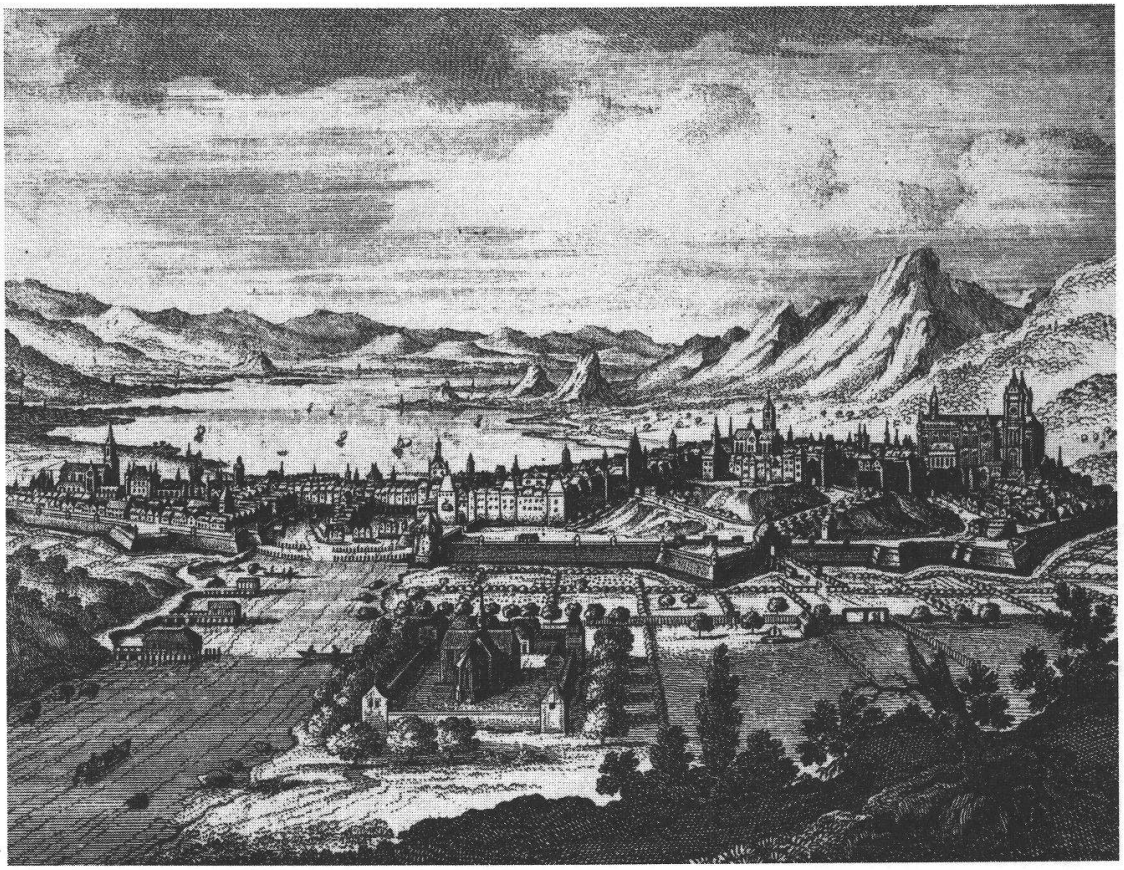

Illustration 2: Peter Schenk, Amsterdam, s. d. (Centre d'iconographie genevoise)

le seul visiteur qui juge que Genève n'est «pas belle», la qualifie non d'ancienne, mais de «bonne vieille ville».[9] L'attention à l'enracinement dans le temps est-elle devenue une évidence pour les voyageurs du XVIIIe siècle? Ou l'idée a-t-elle perdu son sens positif? En tout cas l'allusion à l'ancienneté de la ville disparaît de leurs textes. Quant au jugement esthétique, il varie peu. La plupart décrivent en effet la ville comme belle, ou du moins comme comptant de beaux édifices, de belles maisons. Dès les premières années du siècle, des allusions sont faites aux «embellissements» effectués dans la ville, toujours qualifiés de récents. Il faut cependant remarquer que ce concept est ici utilisé dans un sens qui semble se limiter aux constructions de divers bâtiments, non à une véritable politique urbaine. Le voyageur anonyme qui passe à Genève en 1775 ne s'y trompe pas. Cherchant une explication au fait que «l'intérieur de la ville est assez triste», il évoque l'espace limité et cher, ainsi que le manque de fonds publics, tant d'éléments qui lui font regretter une politique d'alignement et d'élargissement des rues, des places publiques,

ou encore la construction d'un beau port et de quais. Néanmoins, ajoute-t-il, «il s'est élevé à Genève de fort belles Maisons: le luxe perce partout.»[10]

«La ville est bien bâtie», disent la plupart des voyageurs avant de s'attacher à décrire, parfois avec grande précision, les caractéristiques des maisons genevoises (toits, fenêtres, intérieurs, etc.). Si plusieurs relèvent l'irrégularité des constructions, tous les auteurs du XVIIIe siècle ont été frappés par la hauteur des maisons. Cette observation est essentielle non seulement pour le tableau de l'architecture urbaine qu'elle donne, mais surtout par la description de la vie à Genève qui en découle. Les maisons sont hautes parce que la ville est petite et qu'une population nombreuse et active s'y presse. Aussi densité urbaine et activités économiques sont-elles liées dans les représentations des voyageurs comme en témoigne un texte de 1763, cité par Bernoulli, qui compare Genève à une ruche.[11] Plus explicite encore, William Coxe affirmera en 1776 que si Genève est la ville «la plus peuplée de Suisse»[12], c'est en raison de son intense activité commerçante et industrielle, réalité à laquelle s'attachent particulièrement les voyageurs. Tous évoquent les différentes branches d'une économie représentée comme florissante, tous remarquent le goût du travail des Genevois et l'absence d'oisifs dans la ville, tous y voient l'origine de l'aisance générale.

La hauteur des maisons est un leitmotiv des représentations de la structure urbaine; elle partage la vedette avec les fortifications, toujours mentionnées dans les textes, avec parfois force détails. Si Genève apparaît à la majorité des voyageurs «bien fortifiée», certains expriment un doute. Ainsi en 1643 Elias Brackenhoffer décrit-il l'enceinte comme «très mal bâtie» tant par sa petite taille que par la qualité de ses murs «en cailloux et minable chaux»[13]. La question de la qualité des fortifications est particulièrement pertinente à Genève, ville longtemps menacée, ou se sentant menacée, par ses voisins. Les voyageurs le savent bien. Aussi soulignent-ils leur importance du côté de la Savoie, discutent de leur efficacité, ou encore s'étonnent, comme Sébastien Locatelli en 1665, de pouvoir visiter les multiples constructions et galeries qui les constituent. Mais c'est, répond ce dernier une fois revenu de son étonnement, que les Genevois jaloux de leur liberté comptent ainsi impressionner, voire effrayer les étrangers surtout s'ils sont, comme lui, de farouches adversaires de la religion réformée![14] Si les récits sont généralement fort élogieux pour le système de défense de la ville, ils font peu allusion aux conflits politiques que sa construction provoqua entre 1734 et 1738. Johann Sinner von Vallaigues, un patricien bernois, est un des rares auteurs qui évoquent les troubles qui pourtant eurent un retentissement à l'étranger puisque la France fut amenée à intervenir. Le voyageur note que les fortifications ont coûté très cher à la Seigneurie, que les impôts institués par les Conseils provoquèrent «dans différens tems un objet de dispute pour les bourgeois inquiets & mécontens du gouvernement» et que «tout cela ressemble assez aux émeutes populaires de l'ancienne Rome & à quelque chose de pire.»[15] Refus d'évoquer les conflits? Ignorance? En tout cas les descriptions

évitent généralement la question, préférant insister sur la construction et le bon entretien des ouvrages, voire, dès les années 1770, sur leur nouvel usage comme lieu d'agrément. Au fil du temps, les remparts se sont en effet transformés en promenades décrites comme «superbes», «charmantes», «commodes pour les habitants», «véritable ornement pour la ville».[16] Cette remarque, faite par le médecin précepteur anglais John Moore, est la première qui fasse des défenses de la ville un élément significatif de l'esthétique urbaine.

L'idée d'ornement est en effet rarement évoquée par les voyageurs, même en ce qui concerne les promenades. Celles-ci sont toujours décrites comme agréables ou charmantes, comme offrant une belle vue sur les environs. Elles ne sont pas tant représentées comme des éléments inscrits dans la structure de la ville, mais plutôt comme des lieux particuliers où se mêlent plaisir individuel de la déambulation sous de beaux arbres, convivialité des rencontres et jeu des apparences. Si au XVIIe siècle les promenades se limitent à la Treille, la terrasse qui domine les murs au sud de la ville, elles se multiplient au cours du XVIIIe siècle. On évoquera alors les Bastions, au pied des fortifications, Plainpalais, voire dans les années 1790, la terrasse du Petit Languedoc, le Bastion Bourgeois et le nouvel espace de plaisance aménagé sur la rive droite, sur le Bastion de Chantepoulet et du Temple.[17]

Après la promenade sur les fortifications, vient la visite de la ville, c'est-à-dire de ses principaux édifices. Le circuit est presque toujours le même. On s'arrête à la Maison de ville dont on admire la rampe ou les inscriptions, à l'Arsenal où sont exposées les reliques de l'Escalade et les armes de la Seigneurie, à l'Hôpital et au Collège. Nombre de voyageurs s'y arrêtent longuement, y visitant la Bibliothèque où sont conservés plusieurs milliers de volumes, quelques beaux livres et autres «curiosités». Si la plupart sont fort élogieux à son égard, certains sont plus réservés, la jugeant somme toute «fort au-dessous de sa réputation». Plusieurs édifices enfin sont évoqués par les voyageurs, mais de manière moins systématique: les Halles, le Manège, l'Observatoire et, après 1782, la Comédie.[18]

Quant aux lieux de culte, si les trois puis quatre temples de la ville sont parfois mentionnés, seule la cathédrale Saint-Pierre est toujours évoquée. Sa visite est souvent longue; on y regarde les vitraux, la chaire, on s'arrête devant le tombeau du duc de Rohan et la dalle funéraire d'Agrippa d'Aubigné, on s'attache à décrire le portique érigé entre 1752 et 1756 dont on admire généralement le «goût noble antique». Après l'architecture, l'usage. La cathédrale est d'abord un lieu de culte – nombre de voyageurs se rendent à la cathédrale à l'heure de la prière pour entendre le sermon de quelque pasteur genevois de renom –, mais c'est aussi le lieu où se rassemble chaque année le Conseil Général des citoyens, ainsi que l'indiquent quelques récits.

A la suite des édifices publics et religieux, les voyageurs ne manquent pas de relever, dès les premières décennies du XVIIIe siècle, la beauté de quelques

maisons particulières. Pour évoquer les hôtels particuliers des riches patriciens le qualificatif de «belle maison» ne suffit pas; on devra alors, un peu à contre-coeur parfois, parler de «palais», qualifiés de magnifiques ou de superbes. L'un d'eux, celui bâti pour Jean-Antoine Lullin au début du siècle puis habité par Horace-Bénédict de Saussure, a plus particulièrement attiré le regard des voyageurs qui le citent à plusieurs reprises, s'attachant à décrire la beauté de son architecture où se mêlent les goûts italien et français, ou encore à relater l'histoire de sa construction. La richesse de tels bâtiments n'est pas sans choquer certains visiteurs, du moins dans la première moitié du siècle. Ainsi Abraham Ruchat, pasteur et professeur à l'Académie de Lausanne, se montre perplexe devant ces palais dont, écrit-il, «on peut dire même en quelque manière, qu'ils sont plus beaux qu'ils ne le devraient être dans une petite République, où il y doit avoir plus d'égalité entre les concitoyens».[19] La même idée est exprimée par le Français Pierre-Jean Grosley en 1758, qui s'étonnait que les lois somptuaires «eussent permis les édifices somptueux récemment élevés par quelques particuliers sur la promenade de la Treille: ces édifices rompent l'égalité qui doit être le premier objet des lois somptuaires».[20]
Les récits témoignent d'une vision à la fois partielle et unitaire de la ville, signe elle aussi d'une appréhension du monde propre aux hommes et aux femmes de ce temps. Vision partielle car ils se bornent souvent à évoquer les principales constructions, édifices ou hôtels particuliers; s'ils relèvent la hauteur des maisons ce n'est pas tant pour les décrire que pour suggérer l'idée d'intense activité. Peu de remarques sur les rues, aucune sur les cours, sur les innombrables passages et escaliers qui parcourent la ville. Vision unitaire ensuite. Rares sont les textes qui font allusion à des espaces distincts, aux différences entre rive droite et rive gauche ou entre haute et basse ville.

LA VIE À LA CAMPAGNE

Mais si la ville compte quelques beaux hôtels particuliers, c'est dans les environs qu'il faut se rendre pour admirer les plus nombreuses et les plus belles réalisations de l'architecture, associant le bon goût français et italien au «confortable» anglais. Cette visite de la campagne environnante, les voyageurs ne manqueront pas de la faire, établissant un véritable circuit des bâtiments à voir, de près ou de loin. Ainsi trouve-t-on nommées les maisons des «Délices» à Saint-Jean, de la «Boissière» à Chêne, de Sécheron, de Genthod, etc.
En effet, ce qui fait le principal caractère de la campagne avoisinant la ville, c'est la prospérité et le soin avec lequel sont tenus les champs et les vignobles, mais c'est surtout le grand nombre des maisons de plaisance qui la parsèment. En 1643 déjà, Brackenhoffer avait relevé que les Genevois avaient tous un pied-à-terre campagnard,

métairie et ferme pour ceux de quelque qualité, cabane pour les plus modestes. Au cours du XVIIIe siècle, les liens étroits qui unissent la cité et sa campagne se renforcent avec le développement des constructions de belles maisons sur les bords du lac et avec l'habitude qui s'impose de plus en plus nettement de passer les mois d'été à la campagne. Les voyageurs sont nombreux à remarquer, voire à déplorer, l'absence des citadins les plus aisés pendant la belle saison.

Le territoire de la République étant très petit, les maisons de plaisance ne sont jamais très éloignées de la ville, ce qui fait tout le charme de cette campagne. Les hôtes étrangers, qui jettent sur elle un regard d'abord esthétique, le relèveront. A la fin du XVIe siècle Platter avait comparé la beauté de la campagne à «un jardin de plaisir bien planté»; près de deux siècles plus tard, Sinner verra de même dans la campagne genevoise l'admirable association de la nature et de l'art des hommes. Au XVIIIe siècle en effet, les maisons sont devenues le premier élément du décor. C'est que nombre d'entre elles sont dignes d'un intérêt particulier tant pour leur architecture que pour leurs jardins ouverts sur les champs et les vignobles.

Ce qui retient également l'attention de certains voyageurs, c'est la vie qu'on y mène. En 1775, Sinner et un voyageur anonyme remarquent que c'est à la campagne que le luxe des riches apparaît avec le plus d'éclat. Le premier songe aux maisons elles-mêmes, «uniquement destinées au plaisir du propriétaire», le second à la revanche qu'on peut alors prendre sur les lois somptuaires: dans «leurs délicieuses Campagnes, dans lesquelles ils se tiennent neuf mois de l'année: ils n'y craignent point, ou peu, la censure, & il est assez commun d'y être servi en très-belle vaisselle plate, etc.». En 1776, Claude Vandebergue ayant l'occasion d'entrer dans la maison Lullin à Genthod, note le bon goût mais aussi la richesse avec lesquels les appartements sont meublés.[21] Les signes de la fortune seraient-ils plus présents encore à la campagne qu'en ville?

L'IMAGE D'UNE VILLE RICHE

Si l'image de la République aux moeurs simples est battue en brèche par les expressions architecturales de l'opulence aussi bien en ville qu'à la campagne, elle l'est aussi par la représentation de la richesse de la ville qui s'affirme au XVIIIe siècle. L'idée est esquissée au XVIIe siècle. On remarque le relatif confort et la bonne chère qui règnent dans les auberges, la beauté des habits des femmes et surtout les nombreux bijoux qu'elles portent. Au cours du siècle suivant, les notations sur les richesses se multiplient et surtout s'attachent à des aspects multiples de la cité et de ses habitants. On parle alors de la richesse de la ville en général: Joseph Addison parle d'une ville opulente (1701–1702), Vendramino Bianchi d'une cité riche au-delà de toute imagination (1708), Sinner d'une ville remplie de

richesses (1775), Madame de la Briche décrit «l'air de richesse et d'abondance qui règne dans tout le pays» (1788), Louis Henri de Rouvière (1704) et Bianchi voient Genève comme la plus riche ville de Suisse et Thomas Blaikie comme une des plus riches cités d'Europe en égard à sa taille (1775), etc.
Quand les voyageurs évoquent l'aisance des habitants, ils voient son origine dans les activités commerciales. Les Genevois, «même les nobles», précise Charles de Sainte-Maure en 1721-1723, font commerce de tout; ce sont les plus riches négociants d'Europe affirme Sulzer en 1775. Au début du siècle, L. H. de Rouvière avait cité des noms: Lullin, Calandrini, Micheli, Turrettini, etc. Plus tard, quelques allusions seront faites à l'art de la finance dans lequel les Genevois sont passés maîtres. Enfin certains voyageurs ne manquent pas de relever l'influence de cette accumulation de richesses sur les hommes eux-mêmes. Au physique d'abord. «Les Genevois, en général, sont gros et gras» remarque Jean-Baptiste de Boyer en 1736.[22] Au moral ensuite. Ruchat avait observé l'air de fierté de certains riches; à la fin du siècle, Karl Gottlob Küttner poussera la critique plus loin, affirmant qu'à Genève, le mal vient entre autres «du bien-être presque général des citoyens, de l'orgueil, de la vanité, de la présomption et de l'ambition qui en résultent.»[23] Là est l'origine de l'orgueil des uns et de l'esprit d'imitation des autres. De là vient cette rivalité perçue comme une particularité genevoise, qui amène, écrit Küttner, un citoyen Représentant à réclamer l'égalité et à regarder «les Saussure, les Tronchin, les Turretin et cinquante autres comme ses égaux; or ceux-ci ne veulent pas l'être et, tout bien considéré, ne le sont pas non plus.»

LES HABITANTS ET LA RÉPUBLIQUE

Les récits évoquent tous le haut niveau d'instruction des citadins, quelle que soit leur condition. «Je puis moi-même confirmer que les coiffeurs de Genève récitent par coeur des tirades entières de Voltaire», écrit Karamzine. Les Genevois s'intéressent en effet aux écrits des philosophes de leur temps, et surtout de ceux qui, comme Voltaire et surtout Rousseau, leur donnent les arguments nécessaires aux discussions politiques dont ils raffolent. Cette culture, beaucoup la louent, certains la critiquent, estimant que les femmes et les hommes du commun auraient mieux à faire qu'à s'occuper des affaires publiques. Ici s'esquisse une rapide image du peuple des bourgeois, généralement absent des récits de voyageurs qui s'intéressent plus à la bonne société et aux personnalités chez qui ils sont reçus. Si le peuple est instruit, il est capable de donner son avis sur les affaires; surtout il peut élaborer une véritable idéologie de la liberté. Ainsi l'image du peuple instruit est-elle inséparable de celle du peuple jaloux de sa liberté et de la liberté de sa patrie. Désireux de décrire le plus exactement possible le gouvernement de la République, nombre de voyageurs du XVIIIe siècle évoquent les troubles qui font alors l'histoire politique

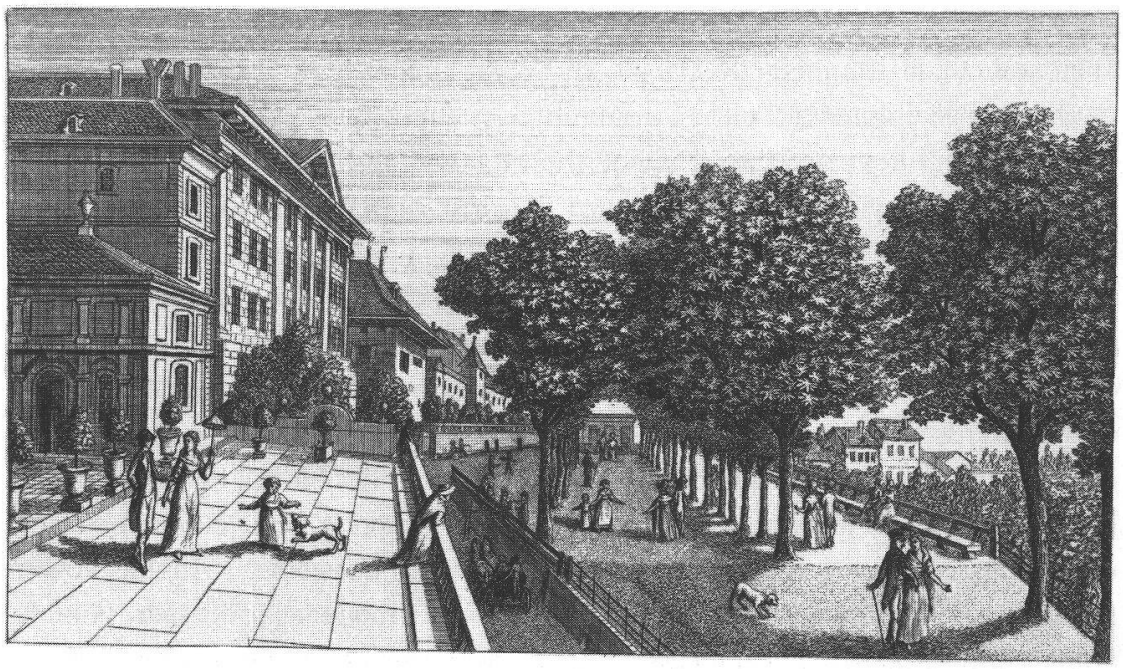

Illustration 3: «Première vue de la Promenade de la Treille». Vers 1823. Pierre Escuyer (1749–1834). (Centre d'iconographie genevoise)

de Genève, et qu'ils jugent parfois sans indulgence. Ainsi Sinner qui compare les citoyens à «des abeilles occupées tour-à-tour à amasser & à s'entre-détruire». Plusieurs textes soulignent l'orgueil patriotique des Genevois. Ainsi le chevalier Alexandre-Louis de Caze qui écrit, en 1786, sans ménagement pour ces républicains prétentieux: «La République de Genève ne doit son existence qu'à sa faiblesse. Cette vérité qui frappe vivement les étrangers, échappe à la vanité des citoyens. Ils ont la fureur de remplir une place dans le système politique de l'Europe et de ne pas la mesurer sur celle qu'ils occupent dans cette partie du monde».[24]

Le caractère des habitants de Genève a donné lieu à la constitution d'un véritable lieu commun dont tous les textes témoignent. Les Genevois sont polis, aimables, cultivés, sociables, les femmes sont belles et ont de l'esprit, répète-t-on sans cesse. Nombre de voyageurs relèvent que la vie quotidienne, les goûts et les sociabilités ressemblent à ceux des Français. Il est intéressant de noter que l'idée est déjà avancée au XVIIe siècle, dans une période où l'influence de la politique française sur la République n'est pas encore aussi marquée qu'elle le sera au cours du siècle des Lumières. En 1665, Sébastien Locatelli se dit frappé par les habits, le langage et les manières des femmes qui «ne diffèrent nullement des Françaises»; le pasteur anglais Gilbert Burnet décrit, en 1685, la politesse genevoise comme «un mélange de la franchise française et de la réserve italienne».[25] Quelques voyageurs font ainsi allusion au mélange des influences étrangères dont témoignerait le caractère genevois.

Pierre-Jean Grosley décrit celui-ci comme associant la réserve italienne au flegme allemand et à la courtoisie du Dauphiné; Sophie de la Roche parle de mélange de caractères helvétiques et français. Notons que les allusions à l'influence germanique ou suisse sont rares, même à une époque où les «Helvètes» ont été élevés au rang de mythe. A Genève, c'est bien l'influence française qui est déterminante, en raison des enjeux politiques et économiques bien sûr, mais aussi, comme l'écrit Bianchi au début du siècle, par la place qu'ont prise les réfugiés protestants. L'observation de la similitude entre Français et Genevois amènera plusieurs voyageurs écrivant à la fin du XVIIIe siècle à y voir l'origine de la dégradation des moeurs qui leur semble caractériser le temps présent. Ces remarques émanent le plus souvent, il est vrai, de Français qui séjournèrent à Genève au lendemain des troubles et de l'intervention française de 1782, qui imposa, entre autres, l'introduction de la comédie dans la ville. Mais cela n'est pas toujours le cas. Au début du siècle, l'Anglais Joseph Addison avait déjà déploré l'influence néfaste des Français sur les Genevois. Le rapport entre l'occupation française et la dégradation des moeurs est en revanche clairement exprimé par un jeune noble, François de la Rochefoucauld. Evoquant le récent conflit, il prête aux Français des intentions pernicieuses: ils «ont beaucoup altéré les moeurs genevoises. On a établi une comédie pour les corrompre.»[26] Chez Sophie de la Roche aussi, la décadence des moeurs est présentée, en 1784, comme une conséquence de la présence des troupes françaises. Rares sont les voyageurs qui, comme Madame Roland ou William Beckford, imputent la faute à d'autres, en l'occurrence aux aristocrates genevois influencés par les idées de Voltaire et corrompus par le goût du luxe.

Mais si l'idée de la dégradation des moeurs s'impose à la fin du siècle en trouvant une explication commode dans les événements politiques, cela suppose qu'une image de la modestie et de la pureté préexistait. Le stéréotype existe en effet, mais il n'émerge que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Auparavant le mot même de «moeurs» est peu employé, et toujours avec quelque réserve. Maximilien Misson note en 1688: «Quoique la pureté des moeurs ne réponde peut-être pas autant qu'il le faudrait à celle de la doctrine, il est pourtant certain que si l'on fait comparaison de Genève [...] à quantité d'autres [villes] où l'on vit selon le train ordinaire du monde, elle paraîtra toute sage et toute modeste»;[27] en 1727–1728, François Bruye remarque simplement qu'il y a à Genève les mêmes vices qu'ailleurs. Puis le ton change et le *topos* de la simplicité républicaine se constitue peu à peu. Les notations se multiplient pour décrire l'absence de corruption morale, les moeurs très pures, strictes et simples, «quoique certains crient à la corruption», comme le relève Madame d'Epinay en 1758.[28]

La représentation fondant la spécificité de Genève sur ses moeurs simples, qui remonte au milieu du XVIIIe siècle, ne serait-elle pas là pour combler le vide créé par la prise de conscience de la disparition de l'ancien mythe de la cité calviniste?

Plusieurs récits témoignent en tout cas de la distance que la réalité amène à prendre par rapport à certains stéréotypes. S'interrogeant sur l'idée générale d'une Genève cité d'un peuple élu, et asile de la piété et de la vertu, François Bruys note avec finesse, en 1727–1728, que «ce préjugé n'est pas ridicule, quoiqu'il soit mal fondé», ajoutant que «leur société n'est pas mieux réglée que celle des autres hommes».[29] Cette mise à distance du mythe avait déjà été évoquée par Ruchat dans les premières années du siècle quand il avait souligné que l'image de Genève «Rome protestante» ne pouvait avoir de sens que pour un catholique; en 1775 Sinner fera également allusion à ce mythe pour montrer la distance qui sépare la Genève des théologiens, de celle qui publie Voltaire et Rousseau. Si la «Rome protestante» a existé, elle appartient au passé pour les hommes du XVIIIe siècle. «Le calvinisme n'est plus qu'un nom» avait dit François Bruys; en 1702 déjà, Addison regrettait que les Genevois, sous l'influence des réfugiés français, aient oublié Calvin, qui «leur recommanda sur toute chose, une modestie & une humilité exemplaires, & une aussi grande simplicité dans leurs manières que dans leur Religion».[30]

Bien sûr il y a les réglementations somptuaires qui doivent contribuer à maintenir une certaine simplicité des manières et des apparences. Elles sont parfois évoquées par les voyageurs dès le XVIIe siècle; non pas tant d'ailleurs comme des particularités genevoises que comme des exemples de lois républicaines parmi d'autres. Leurs remarques se bornent généralement à évoquer un ou deux articles interdisant les dorures, les dentelles, les bijoux ou les voitures en ville. A l'exception de Grosley qui affirme qu'elles sont bien observées – sauf en ce qui concerne les constructions, ajoute-t-il –, les jugements sont le plus souvent réservés quant à leur respect. En 1786, Alexandre-Louis de Caze décrit ainsi la stratégie et le véritable jeu induit par le désir d'échapper aux réglementations: «On a établi à Genève des lois somptuaires. Mais le luxe tient dans les deux sexes à la vanité et à la coquetterie, deux passions sur lesquelles les lois n'auront jamais un empire absolu. L'or et l'argent sont interdits sur les habits, sur les meubles. La folie des bijoux est restreinte par les ordonnances, mais on les élude. Les broderies en soie, les mousselines les plus fines et les plus riches en dénaturent l'esprit sans en choquer précisément le texte. On porte une seule bague, mais montée sur un léger pivot. On montre aux magistrats sévères une antique, une simple pierre, tandis qu'on fait briller dans un autre moment aux yeux d'une société plus indulgente, l'éclat d'un superbe diamant.»[31]

Duplicité ou conciliation de réalités et d'images contradictoires? Car c'est bien la contradiction qui est perçue par les voyageurs comme une des particularités de Genève. Madame Roland, grande admiratrice de Rousseau, a consacré un long passage de son récit à cette question:

«Quant à la ville, dont Voltaire disait autrefois que la ville de Calvin était devenue la ville de Socrate et que ses habitants étaient un peuple de sages, elle est bien changée sous ce rapport. Le peuple actif, industrieux, n'est plus qu'un composé d'ouvriers et de

marchands, entre lesquels la fortune seule mettra les différences: ses chefs sont devenus des aristocrates; aujourd'hui maîtres et demain oppresseurs, ils accélèrent la corruption au moyen de laquelle ils ont asservi leurs concitoyens. Genève est une ville française: langage et manières, tout l'assimile à notre nation. Elle a un spectacle, une citadelle, des casernes et du luxe; le goût et l'espèce de délicatesse qui résultent de quelques-unes de ces choses, se perfectionneront encore chez elle; mais elle n'a point de caractère distinctif: elle n'est déjà plus rien pour la liberté, les moeurs, et tout ce qu'on peut remarquer d'estimable et d'heureux chez un peuple qui n'est point avili. Les privilèges des bourgeois ne sont qu'une ombre; peut-être, il est vrai, que cinq à six mille âmes, pénétrées d'un sentiment républicain, seraient capables d'un coup désespéré, si l'on appesantissait le joug trop durement sur elles; mais les chefs ont la force avec l'autorité; ils en ménageront l'usage pour la génération présente: celle qui suivra, toute accoutumée au joug et amollie par les jouissances du luxe, verra ses chaînes sans étonnement ou deviendra la proie d'un gouvernement voisin.

Si la constitution de Genève ne présente plus au philosophe l'heureuse combinaison des pouvoirs qui maintient l'égalité, élève les âmes, nourrit la vigilance, enflamme l'émulation et conserve les moeurs, le séjour de cette ville offre toujours aux étrangers, avec le spectacle de l'industrie la plus active, les agréments qu'on peut trouver parmi les hommes généralement instruits, dans un lieu où fleurissent les belles connaissances et qu'habitent des professeurs distingués. Une société aimable, les plaisirs de l'aisance et les ressources de l'esprit sont encore de puissants attraits, surtout dans un pays délicieux par les sites et la pureté de l'air. Le commerce qui vivifie et enrichit Genève milite sans cesse contre l'austérité républicaine et a dû contribuer à la faire disparaître; on peut le regarder comme la cause première et préparatoire de la dernière révolution. Un état démocratique et à la fois commerçant est une contradiction morale dont l'existence ne saurait se maintenir longtemps, car l'essence de la démocratie est incompatible avec celle du commerce; elles se détruisent nécessairement l'une par l'autre.»[32]

Nombre de voyageurs croyaient trouver à Genève un modèle d'austérité qui, plus on avance dans le siècle des Lumières, tend à s'éloigner. Certains en sont assez frappés pour le noter. Ainsi en 1764 James Boswell qui, rencontrant dans un salon un jeune pasteur jouant aux cartes, ne put réprimer un «O! Jean Calvin, où es-tu?»[33]

Il n'est pas aisé de voir coïncider les attentes et les représentations avec les réalités. Tant qu'il s'agissait de porter un regard sur le paysage et sur la ville en général, l'imaginaire de l'esthétique classique et aristocratique se retrouve facilement dans une image de Genève toute de beauté et de richesse; mais sitôt confrontées aux hommes et à leurs manières de vivre, les discordances apparaissent, laissant entrevoir étonnement et parfois désillusion. Bien que peu de voyageurs aient considéré leur séjour à Genève comme un «pélerinage» dans un haut lieu de la Réforme, nombreux sont ceux qui s'attendaient à voir une cité autre que celle qu'ils ont découverte.

Notes

1 Publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs européens à la découverte de Genève, 1685–1792*, Genève 1966, 179. Nous avons largement puisé dans cette belle anthologie des récits de voyage évoquant Genève.

2 Roland Le Huenen, «Qu'est-ce qu'un récit de voyage?», *Les modèles du récit de voyage, Littérales* 7 (1990), 17: «Le récit, même fait de bonne foi, ne saurait être innocent, ne saurait avoir la neutralité et la transparence dont on souhaite idéalement le doter. Il est une construction, le résultat d'un travail où s'investissent d'une manière globale des valeurs préexistantes, culturelles et idéologiques, qui déterminent nécessairement toute appréhension du réel.»

3 Les récits de voyage restent pour les historiens des sources difficiles à utiliser, qui nécessitent une analyse prenant en compte plusieurs autres types de documents. Nous essaierons néanmoins ici, sans aborder la question des auteurs et du statut des textes, d'examiner les récits dans leur globalité, recherchant d'abord les systèmes de représentations qu'ils véhiculent, tant il est vrai que, comme l'écrit Irène Herrmann, «chaque choc éprouvé par l'auteur, qui brouille momentanément son prisme stéréotypé de l'autre, constitue un indice pour l'histoire des mentalités.» Cf. Irène Herrmann, *Les «Extraits de lettres de l'étranger» de Matthieu Wolkoff, un récit de voyage banal?*, mémoire dactylographié, Genève 1992, 104–105.

4 Thomas Platter, *Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595–1600*, Basel & Stuttgart 1968, 23; traduction française:«Huit jours à Genève en 1595», in: *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, vol. 20, Genève 1879, 158.

5 Johann Georg Sulzer, *Journal d'un voyage fait en 1775 et 1776 dans les pays méridionaux de l'Europe [...]*, traduit de l'allemand, La Haye 1781, 69.

6 Vincent Van der Vinne, *Unbekannte Schweizer Landschaften aus dem XVII. Jahrhundert*, traduit du hollandais par S. Stelling-Michaud, Zürich & Leipzig 1937, 70.

7 Voir à ce sujet Philippe Joutard, *L'invention du Mont-Blanc*, Paris 1986.

8 *Voyage d'un amateur des arts en Flandre, dans les Pays-Bas, en Hollande, en France, en Savoye, en Italie, en Suisse fait dans les années 1775–1778 par M. De la R*** [...]*, Amsterdam 1783, 279.

9 Thomas Platter, *Beschreibung*, 158.

10 *Voyage d'un amateur des arts...*, 279–280.

11 Johann Bernoulli III, *Lettres sur différens sujets, écrites pendant le cours d'un voyage par l'Allemagne, la Suisse, la France méridionale et l'Italie, en 1774 et 1775 [...]*, t. 2, Berlin 1777, 16.

12 William Coxe, *Voyage en Suisse*, traduit de l'anglais, Paris 1790, 333.

13 Elias Brackenhoffer, *Voyages en Suisse, 1643–1644*, traduit de l'allemand, Paris & Lausanne 1930, 70.

14 Sebastien Locatelli, *Voyage de France, moeurs et coutumes françaises (1664–1665) [...]*, traduit de l'italien, Paris 1905, 291.

15 Johann Rudolf Sinner von Vallaigues, *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, t. 2, 1781, 109–110.

16 John Moore, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs...*, 98.

17 A propos de l'histoire des promenades voir Christine Amsler, *Les promenades publiques à Genève de 1680 à 1850*, Genève 1993.

18 A la faveur des troubles politiques et des interventions étrangères, le théâtre fut autorisé à Genève, de manière éphémère, mais à plusieurs reprises au cours du XVIIIe siècle, en 1737, 1766 puis en 1782.

19 Abraham Ruchat, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs...*, 30.

20 Pierre-Jean Grosley, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs...*, 72.
21 Claude Vandebergue-Seurrat, *Voyage de Genève et de la Touraine, suivis de quelques opuscules par M.****, Orléans 1779, 127.
22 Jean-Baptiste de Boyer, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs...*, 48.
23 Karl Gottlob Küttner, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs...*, 124.
24 Alexandre-Louis de Caze, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs...*, 150.
25 Gilbert Burnet, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs...*, 8.
26 François de La Rochefoucauld, *Voyages en France, 1781–1783*, publié par J. Marchand, t. 1, Paris 1933, 146.
27 Maximilien Misson, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs....* 17.
28 (Pseudo-mémoires de) Madame d'Epinay, *Histoire de Madame de Montbrillant*, publié par G. Roth, t. III, Paris 1951, 291.
29 François Bruye, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs...*, 42.
30 Joseph Addison, *Remarques sur divers endroits de l'Italie, [...],* traduit de l'anglais, t. 4, Utrecht 1722, 325.
31 Alexandre-Louis de Caze, 152.
32 Madame Roland, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs...*, 155–156.
33 James Boswell, publié par Jean-Daniel Candaux, *Voyageurs...*, 81.

ZUSAMMENFASSUNG

«DAS SCHÖNSTE BIJOU DER WELT!» DAS BILD VON GENF IN DEN REISEBERICHTEN DES 17. UND 18. JAHRHUNDERTS

Alle Reisenden, die Genf im 17. und 18. Jahrhundert besuchten, haben uns idyllische Beschreibungen der Stadt und ihrer Umgebung hinterlassen: Genf liegt in einer Naturlandschaft von seltener Schönheit, es ist eine Stadt, in der dank der Arbeitsamkeit seiner Einwohner Überfluss und Reichtum herrschen und wo alle, bis hin zum kleinsten Handwerker, gebildet sind und an den Vergnügungen des gesellschaftlichen Lebens teilhaben. Auf diese Art und Weise entstand ein Erzählmuster, das zu entschlüsseln ist. Die von den Reisenden entwickelten Wahrnehmungsmuster verweisen sowohl auf den Zeitgeist als auch auf ihre soziale Herkunft. In der Beschreibung von Stadt und Land wird das positive, um nicht zu sagen verklärte Bild einer Welt entworfen, die den ästhetischen und materiellen Kriterien der zu den Eliten der Nachbarländer gehörenden Betrachter entspricht. In der Auseinandersetzung mit/Annäherung an die Menschen und an die Regierung fragen sie sich, was eine Republik ausmacht, die zudem noch calvinistisch ist. Die Vorstellungen gehen auseinander. Während es den einen gut gelingt, ihre Erwartungen mit der Wirklichkeit in Übereinstimmung zu bringen, können andere lediglich die Widersprüche hervorheben, die Gegensätze zwischen dem Bild, das sie sich von der Stadt gemacht haben, und den Praktiken, die sie beobachten.

In der Landschaft mit ihren verschiedenen, ineinander übergehenden Elementen (See und Flüsse, Hügel und Berge, Landwirtschaft und Architektur) finden die Reisenden, entsprechend den Vorlieben der klassizistischen Ästhetik, Harmonie, Symmetrie und Abwechslung. In der Stadt fällt ihr Blick auf die öffentlichen und kirchlichen Gebäude, aber auch auf die gewöhnlichen Häuser, deren Höhe auf die rege Tätigkeit ihrer Bewohner verweist. Selbstverständlich werden auch die Befestigungsanlagen und die Promenaden erwähnt, und man hebt die Eleganz der Patrizierhäuser hervor. Die Existenz dieser veritablen «Paläste» schockiert allerdings einige der Besucher, die darin einen Widerspruch zur Idee der Gleichheit sehen, die eine Republik prägen sollte.

Im ganzen ist es in erster Linie das Bild des Reichtums, das sich aus den Beobachtungen herausschält, die in der Stadt und in der Landschaft der Umgebung gemacht werden. Dieser Überfluss verfehlt seine Wirkung auf die hier lebenden Menschen nicht. Stolzes Benehmen und eine Neigung zur Eitelkeit auf der einen und das Bemühen um Nachahmung auf der anderen Seite sind Charakterzüge, die in den Reiseberichten mehrmals hervorgehoben werden.

Wenn es um die Schilderung des Charakters der städtischen Bürger geht, sind die Berichte sehr dicht und aufschlussreich. Die Reisenden sind sich zwar alle darüber einig, dass die Genfer höflich, liebenswürdig, gesellig, gebildet und kultiviert sind, sie unterscheiden sich jedoch in der aus der Sicht der Zeit überaus wichtigen Frage nach der Entwicklung der Sitten. Schon im 17. Jahrhundert betonen die Reisenden die französischen Einflüsse in Genf. Diese Feststellung entwickelt sich mit der Zeit zu einer Kritik an Frankreich, das für den Verfall der Sitten verantwortlich gemacht wird, eine Vorstellung, die sich in den letzten Jahrzehnten des 18. Jahrhunderts weitgehend durchsetzt. Damit folgt und überlagert sich das Bild vom Sittenzerfall dem Topos der republikanischen Einfachheit, der gegen die Mitte des Jahrhunderts in den Reiseberichten auftaucht. Die Frage drängt sich auf, ob die Vorstellung von der republikanischen Einfachheit nicht dazu dient, die Lücke zu füllen, die dadurch entstanden ist, dass zu jenem Zeitpunkt Klarheit darüber herrscht, dass der alte Mythos von der Stadt Calvins tot ist. Genf ist nicht mehr das protestantische Rom, und der Calvinismus ist nur noch ein Name/Begriff. Dieser Entwicklung können auch die Luxusgesetze nicht Einhalt gebieten. Genf ist nicht mehr, was es einmal war, beziehungsweise nicht mehr das, was die Reisenden für das alte Genf halten. Einige von ihnen drücken diesen Widerspruch zwischen ihren Vorstellungen von der Einfachheit und der Wirklichkeit des Reichtums und des gesellschaftlichen Lebens aus. Die Rousseau-Anhängerin Madame Roland sollte dabei so weit gehen, die Idee eines grundlegenden Gegensatzes zwischen Kommerz und Demokratie zu entwerfen. Damit nimmt sie nicht nur ein Anliegen der Luxusgegner wieder auf, sondern markiert auch das Ende eines bestimmten Bildes von Genf.

(Übersetzung: Albert Schnyder)